

Besson, chef du service dans lequel Jeanne avait été placée, l'interne fit un pansement sérieux et administra une potion calmante destinée à enrayer autant que possible la fièvre dont l'intensité épuisait la malade.

Le lendemain, ce fut au tour du Dr Besson d'examiner les personnes entrées la veille au soir dans son service.

Excellent médecin, chirurgien habile, travailleur infatigable, il ne demandait qu'à trouver en face de lui des cas exceptionnels pour lesquels il faudrait faire appel à toute sa science.

Ne se fiant ni au diagnostic ni aux considérants relatés dans le rapport de son interne, en qui cependant il avait une grande confiance, il voulut juger par ses propres yeux.

Au point de vue chirurgical, la blessure de Jeanne Rivat l'intéressa vivement.

Il y avait perforation du crâne, et peut-être atteinte à la dure-mère.

Quoi qu'il lui fut impossible en ce moment de sonder sans danger la plaie, l'opinion de l'habile praticien fut faite aussitôt.

Le fragment d'obus qui avait entamé la boîte osseuse, et peut-être touché la dure-mère, n'avait point été extrait, où reposait-il ?

A cette question, on ne pouvait répondre sur-le-champ.

Il fallait attendre que l'inflammation de la plaie diminuant permit d'opérer un sondage afin de se rendre compte exactement des ravages causés par le débris de projectile.

Le docteur Besson, en présence d'obstacles momentanément insurmontables, dut se contenter de prescrire des émollients destinés à empêcher les progrès de l'inflammation, puis il quitta le n° 17 et passa à une autre malade.

* *

Lorsque le vicaire de Saint-Ambroise sortit de l'état de prostration absolue dans lequel il était demeuré pendant huit jours entre la vie et la mort, lorsqu'il put ressaisir sa pensée, comprendre ce qui se passait autour de lui et se rendre compte de sa situation, le docteur Leblond, sa femme et la vieille Madeleine se trouvaient au chevet de son lit.

Chacun d'eux attendait avec anxiété la crise prévue par l'ancien chirurgien-major de l'armée, car de cette crise dépendait le sort de Raoul d'Areynes.

Violente, il y avait bien des chances pour qu'elle l'emportât.

Calme, au contraire, elle devait être le point de départ d'une guérison certaine.

Que fallait-il pour que la seconde de ces éventualités se réalisât ?

Il suffisait que le malade ne fit aucun mouvement pouvant détruire en une seconde les résultats déjà obtenus, c'est-à-dire la cicatrisation complète des ravages internes causés par la balle du fusil Chassepot.

De plus il était nécessaire que le blessé ne prononçât pas un seul mot, et n'éprouvât aucune émotion.

Toute surexcitation des organes respiratoires et du système nerveux pouvant être la cause d'un danger immédiat contre lequel la science se trouverait désarmée.

En reprenant possession de sa pensée longtemps obscurcie par la fièvre, l'abbé d'Areynes promena autour de lui un regard vague d'abord, mais qui bien vite devint interrogateur.

E. reconnaissant sa chambre, en voyant sa vieille servante, ses souvenirs lui revinrent confus, mais au bout d'un instant ils se précisèrent.

M. Leblond, épiant ce réveil du cerveau, comprit le travail qui se faisait dans l'esprit du vicaire de Saint-Ambroise.

Il fallait au plus tôt arrêter ce travail.

— Ne vous étonnez de rien, mon cher abbé, dit-il vivement et d'une voix toute paternelle. N'interrogez pas votre mémoire, évitez de penser, et surtout de parler. . . . Si vous tenez à vivre, (et cela, je l'affirme, ne dépend que de vous), suivez de point en point, non pas les conseils, mais les injonctions formelles du vieux praticien qui a pris possession de vous et s'est juré de vous remettre sur pied. . . . Laissez-moi, jusqu'à nouvel ordre, penser pour vous, parler pour vous. . . . Je vous le demande au nom de ceux qui vous aiment et et dont le dévouement ne se démentira pas. . . .

Raoul d'Areynes avait religieusement écouté le médecin.

Il lui répondit par un regard empreint d'une reconnaissance infinie, mais il ne fit pas un mouvement et ne prononça pas une parole.

Il avait compris.

L'ancien chirurgien-major poursuivit :

— Vous avez été dangereusement blessé, mon pauvre ami. . . .

Une balle vous a traversé la poitrine. . . . C'est presque miracle que vous ayez survécu ! Une immobilité complète, un mutisme absolu, peuvent seuls hâter votre guérison qui est en bonne voie. Obéissance passive, et je réponde de tout !. . . .

Deux larmes coulèrent sur les joues du blessé.

Il pressa doucement la main du docteur qui tenait la sienne,

mais il enfreignit aussitôt la recommandation qui venait de lui être faite.

— Mon oncle ? murmura-t-il d'une voix à peine distincte.

M. Leblond eut un geste désolé.

— Ne parlez pas !. . . ne parlez pas, mon enfant !. . . s'écria-t-il. Point d'émotion ! Aucune préoccupation !. . . Aucune inquiétude !. . . Quand vous irez mieux, je vous permettrai de penser à ceux qui vous sont chers, et qui, sans doute, se portent mieux que vous, mais guérissez d'abord !. . .

Le jeune prêtre sentait bien l'absolue nécessité d'obéir.

Il ferma les yeux, et chassant de son esprit toute autre pensée que celle de Dieu, il pria.

C'est ainsi que l'ex-chirurgien-major désirait le voir.

A l'instant précis où cette scène touchante par sa simplicité se passait dans la chambre du vicaire de Saint-Ambroise, Raymond Schloss sortait de la gare du chemin de fer de l'Est.

Il venait d'arriver à Paris, bien résolu à pénétrer le mystère que semblaient cacher les dépêches contradictoires et la lettre hypocrite de Gilbert Rollin, et à savoir ce qui se passait réellement chez la nièce du comte Emmanuel et chez l'abbé Raoul d'Areynes.

LIX

L'immense affection qu'éprouvait Raymond Schloss pour tous ceux qui appartenaient à la famille de son vieux maître à jamais regretté le faisait sortir du rôle passif que lui imposait sa position subalterne, et dont en toute autre circonstance il ne se serait point départi.

Pour le voyage, le brave Lorrain avait revêtu son plus beau costume de garde général.

Un crêpe noir entourait sa cape de drap vert ornée d'un cor de chasse en argent.

Un crêpe pareil serrait son bras gauche.

Raymond portait ainsi le deuil du comte Emmanuel, ce deuil qui remplissait son cœur et qui vingt fois par jour mettait de grosses larmes sur ses joues basanées.

Pour tout bagage une valise légère qu'il tenait à la main.

Il se rendit à pied de la gare de l'Est à la rue Popincourt.

Le temps était superbe.

Que de changements dans Paris depuis le jour où, au péril de sa vie, il avait fait le voyage pour venir chercher l'abbé d'Areynes !. . .

Quel contraste s'offrait à ses regards !. . .

Le désordre des rues et des boulevards n'était encore que bien imparfaitement réparé.

Partout sur les édifices, on voyait les traces profondes laissées par les balles et les boulets.

Là des pans de murs écroulés, des débris de barricades, des canons de fusils tordus, et déjà rongés à demi par la rouille, sous des tas de pavés encore rouges de sang par places.

Schloss, en marchant, voyait tout cela, le cœur serré, l'âme pleine de tristesse.

Plus loin il longea des maisons consumées aux trois quarts, dont les murailles déchiquetées et noircies par le feu semblaient au moment de s'écrouler.

Le Lorrain passait épouvanté au milieu de ces ruines tragiques où parfois les yeux surpris rencontraient un détail grotesque.

Ainsi, à un cinquième étage, accroché à un mur à pic sur l'abîme, se voyait un vieux jupon rouge !

Le feu, détruisant tout autour de lui, avait respecté cette loque !

Plus loin, un détail touchant.

Dans une mansarde à jour, dont la paroi faisant face à la rue n'existait plus, une cage.

Dans cette cage un petit oiseau chantait.

Sa mangeoire remplie de grain lui avait permis de vivre jusque-là.

Plus loin encore, dans une chambre dévastée, sans cloisons, sans plafond, sans plancher, sur une cheminée une petite pendule flanquée de deux vases bleus.

Quelques miroirs, fixés aux murailles, étaient aussi restés intacts par miracle.

Le soleil y allumait des foyers éblouissants.

Schloss marchait toujours, agité, oppressé, les yeux humides, la gorge pleine de sanglots.

— Pauvre Paris !. . . murmurait-il, et ce sont des Français qui ont fait cela sous les regards moqueurs des Allemands ivres de joie ! Des Français. . . ah ! les misérables !. . .

Il essuya ses yeux et continua sa route.

Lorsqu'il fit tinter la sonnette de l'appartement du vicaire de Saint-Ambroise, le cœur serré par la plus douloureuse émotion, le jeune prêtre dormait profondément sous l'influence bienfaisante d'une potion opiacée.

A suivre